

égratignure et en parfaite santé, quoique le cœur brisé et acablé de chagrin. Mes pauvres officiers, mes pauvres soldats ! je n'ose vous dire combien nous en avons perdus ; vous en auriez trop de douleur. Vous saurez plus tard les noms de ceux que vous connaissiez et que vous aimiez, et que vous ne reverrez plus.

Les hardis camarades se sont battus comme des héros, comme des lions ! De soixante-cinq officiers sous mon commandement, quarante-sept sont manquants. Sept, ce matin pleins d'ardeur et de vie, ont été tués, deux cette après-midi. Mon malheureux lieutenant-colonel, Deshorties, a été blessé au côté par une balle qui a pénétré dans l'abdomen. Il n'a eu que la force de me serrer la main, comme je me retirais. Il a été emporté et probablement il est mort dans une ambulance prussienne. Deux chefs de bataillon ont été tués : un troisième est mort ou prisonnier.

Après quelques autres détails le général continue :
Nous avons combattu comme des lions, trente-cinq mille contre cent mille et entourés de tous côtés. Le général Camon a été tué, ainsi que Robert de Vogal ; Alfred de Gramont, frère du ministre des affaires étrangères, a été blessé au bras gauche. Les autres corps ont souffert presque autant que le mien.

Le maréchal McMahon s'est magnifiquement conduit. Il a fait tout ce qu'un homme pouvait faire, mais il n'avait pas assez d'hommes. Nous ne pouvions pas lutter avec cent mille hommes, appuyés par trois fois plus d'artillerie que nous n'en avions. Finalement, nous avons infligé à l'ennemi des pertes si fortes que c'est sans aucun doute la raison qui l'a empêché de nous poursuivre plus vigoureusement. S'il l'avait fait, le désastre aurait été terrible. Le ciel sait qu'il a été assez sanglant comme cela.

La bataille a commencé à 7 1/2 heures du matin, et elle durait encore après la nuit. Nous avons retraité par une pluie battante, et quand nous avons fait halte, sans tentes ni feu, nous avons été obligés de nous coucher dans la boue.

REVUE.

Nous avons vu, samedi dernier, quelle était la position des deux armées : les Français retraités jusqu'à Metz et les Prussiens, tirant le plus grand avantage possible de leurs succès, s'avancèrent toujours sur le territoire français.

La plus grande consternation régnait à Paris, un vote de non confiance précipitait à bas le ministère Ollivier et les chambres chargeaient le comte Palikao de la formation d'un nouveau ministère.

Un rapport disait que l'impératrice et le prince impérial, effrayés de l'impopularité de l'empereur, s'étaient enfuis à Londres, mais rien n'est venu confirmer ce rapport. Voici maintenant les principaux événements de la semaine :

Lundi, les Prussiens avançaient toujours et des escarmouches continuelles avaient lieu entre l'avant-garde prussienne et l'arrière-garde française. Ce même jour, Strasbourg était investie, on disait toute communication coupée entre Metz et Paris ; et Bazaine remplaçait Lebœuf comme commandant en chef.

Mardi, toute l'armée française retraitait et l'empereur transportait ses quartiers à Longueville, à 48 milles de Nancy. Les Prussiens ayant voulu attaquer les Français, furent repoussés avec de grandes pertes. Pendant ce temps, sept mille cinq cents ouvriers étaient occupés à mettre Paris en état de défense. Les Prussiens atteignaient Toul, vingt milles à l'ouest de la Moselle.

Une grande bataille a eu lieu mercredi sous les murs de Metz. La victoire est restée aux Français, mais les pertes sont très-grandes des deux côtés. Un rapport évidemment exagéré portait les pertes des Prussiens à 40,000 hommes. D'autres rapports les évaluent à 20,000. Les dépêches de mercredi confirment l'importance des engagements des jours derniers. Ce jour-là, 600,000 Allemands foulaient le sol français et l'armée française était chassée de ses deux points de défense sur la Saar et la Moselle. Voici quelques détails sur la bataille dont nous parlions ci-haut :

Paris, 18.—On vient de publier la dépêche suivante du maréchal Bazaine :

Verdun, 17 à 8 p. m.—Aujourd'hui l'armée du Prince Frédéric Charles a commencé une légère attaque sur la droite de notre position. La division de cavalerie du général Fortun et le 2d corps sous le commandement du général Frossard ont fait une vigoureuse résistance.

Une autre division du corps stationné à Rebillon, à la droite et à la gauche de Rolle-Nille, arriva heureusement et prit part à l'action qui dura toute la nuit.

L'ennemi avait des troupes considérables et a fait beaucoup d'efforts pour reprendre l'offensive ; ils ont été vigoureusement repoussés.

Un corps d'armée prussien s'efforça de tourner notre gauche, mais partout nos positions furent maintenues et l'ennemi subit des pertes très-fortes ; nous avons essuyé des pertes considérables. Le général Bolleville a été blessé.

Pendant l'action, un régiment de Montagnards fit une charge sur l'état-major de Bazaine ; vingt-cinq hommes de l'escorte du général McMahon ont été mis hors de combat.

Paris, 19.—Le Figaro donne aujourd'hui les détails de la bataille de Longueville. La bataille a eu lieu à Berny, à 4 kilomètres de Metz, dimanche. La moitié de notre armée, se composant environ de 200,000, passait la Moselle, à cet endroit. Sur un point les Prussiens se trompèrent et attaquèrent environ une heure trop tôt : le corps du général Ladmirault et Dreu ne purent faire face à l'ennemi qu'une heure environ après la première attaque. Les Prussiens avaient certainement les plans des fortifications de Metz, mais ils paraissent n'avoir pas contenu des détails du fort Oventin, afin de tâcher d'éviter le fort St. Julien. Ils s'avancèrent dans la direction du fort Oventin, qui, lorsque les Prussiens furent à portée, ouvrit un feu violent. Dans leur confusion, les Prussiens retraitèrent et vinrent se placer à la portée des canons du fort St. Julien, qui commença une vive fusillade, ce qui augmenta les pertes de l'ennemi.

Les Prussiens attaquèrent ensuite un autre endroit, qui ne fut défendu que par un seul régiment d'infanterie et les batteries masquées des mitrailleuses, qui firent de grandes trouées dans les rangs ennemis. La fusillade cessa vers 7 1/2 heures du soir, après avoir duré 4 heures.

Nous avons environ mille morts et autant de blessés. Les Prussiens demandèrent un armistice afin d'enterrer leurs morts : Ils admirent que leurs pertes s'élevaient à 8,000 morts. L'armistice fut refusé.

A cette bataille, le premier corps des Prussiens était commandé par le général Montevell, et le 7e par le comte de Sassenbrun. Les Prussiens avaient 50,000 fantassins, 3,200 cavaliers et 96 canons.

Une foule d'escarmouches, souvent très-meurtrières, ont eu lieu. Maintenant les troupes françaises retraitent vers Châlons et les Prussiens les suivent mais ne s'arrêtent pas à faire le siège des places fortes. Une grande bataille, qui sera peut-être décisive, aura probablement lieu bientôt sous les murs de Châlons.

Le moral des troupes française est excellent. Il n'est peut-être pas sans intérêt de mettre en regard les prétentions des deux souverains en cas de succès.

Le roi Guillaume se contente de détrôner Napoléon pour le remplacer par un d'Orléans, de faire payer à la France les frais de la guerre et de prendre la Lorraine et l'Alsace ; Napoléon est plus exigeant : il demande : 1o. que la Prusse soit réduite à ses premières limites et la Confédération germanique placée sous la protection de l'Autriche ; 2o. que le Hanovre et autres petits états de l'Allemagne soient reconstitués comme avant le traité de Prague ; 3o. que la France reçoive les provinces du Rhin comme indemnité ; 4o. la négociation de la liberté, de l'indépendance de la Pologne avec la Russie et la Prusse, avec un prince de la famille Bonaparte sur le trône de Pologne ; 5o. que la Belgique soit annexée à la France, et que le roi Léopold soit fait roi de Bavière à la place du roi actuel qui sera privé de son royaume ; 6o. que les provinces de Roumanie soient données à la Russie comme indemnité pour la perte de la Pologne, mais avec promesse de respecter la Turquie.

Napoléon demande encore plusieurs choses bien importantes, par exemple, les îles Baléares, l'annexion du Portugal à l'Espagne. Son dernier désir est que la France soit gouvernée par une régence composée de l'impératrice, de deux princes du sang, de deux maréchaux, de deux sénateurs et de deux députés, jusqu'à ce que Napoléon IV ait atteint sa 20e année.

Pour un homme qu'on dit vaincu et presque détrôné, ces conditions ne sont pas si mal. Pour notre part, nous ne croyons pas à ces rumeurs de paix pas plus que nous croyons à la maladie, à la folie et à la mort de Napoléon. Nous croyons que ceux qui font ces nouvelles sont bien plus fous que lui.

La question du moment est de savoir si les Français sont en état de se concentrer à Châlons comme ils paraissent avoir l'intention de le faire, et si les dépêches prussiennes annonçant que Bazaine vient d'être vaincu et repoussé dans les murs de Metz dans une sortie qu'il avait faite pour rejoindre l'armée de Châlons sont vraies.

Voici cette dépêche du roi de Prusse lui-même :

« Nous avons défait les Français sous le commandement du maréchal Bazaine. Après la bataille, qui a duré dix heures, nous avons compté 40,000 tués et blessés. Les soldats de la garnison furent faits prisonniers. J'étais à la tête de l'armée. La défaite des Français a été complète. »

(Signé)

GUILLAUME.

Les dépêches privées confirment la nouvelle de la victoire des Prussiens.

Si cette nouvelle était vraie le prince royal de Prusse passerait probablement à Châlons bientôt et serait dans quelques jours sous les murs de Paris, pendant que les deux autres corps de l'armée prussienne assiègeraient les places fortes de France restées en arrière et empêcheraient les troupes françaises qui se trouvent à Metz de se rendre à temps à la capitale pour la défendre.

Les nouvelles venues de France directement ne jettent pas beaucoup lumière sur la situation. On paraissait être certain de la jonction de Bazaine avec le général McMahon et le corps de réserves de Châlons et on avait confiance dans les mouvements stratégiques des généraux français. Il ne manque pas d'amis de l'empereur, même ici, qui s'attendent encore à une brillante victoire des Français et à l'annihilation complète de l'armée prussienne dans les plaines de Châlons ou sous les murs de Paris.

Ils disent toujours que Napoléon se voyant dans l'impossibilité de pénétrer en Allemagne aura cherché à attirer l'ennemi dans l'intérieur de la France pour l'écraser complètement, lorsqu'il aurait trouvé son champ de bataille. Nous n'avons pas d'objections à la réalisation de leurs projets ou plutôt de ceux de l'empereur, mais il faut avouer qu'il est téméraire qu'il les exécute. Espérons donc, qui sait ?

Quoiqu'il en soit le général Trochu a lancé une proclamation qui donne à penser que Paris aura à soutenir un siège.— Voici cette proclamation :

A la Garde Nationale,

A la Garde Mobile,

Aux Troupes et Marins de l'Armée de Paris, et à tous les défenseurs de la capitale :

« J'ai été nommé gouverneur au milieu des événements de la plus haute importance. L'honneur est grand : le péril ne l'est pas moins. Je compte sur votre patriotisme au cas où Paris aurait à soutenir un siège. L'occasion n'a jamais été aussi belle pour prouver au monde qu'une longue prospérité n'a pas éternué le peuple de ce pays. Vous avez devant vous l'exemple d'une armée qui s'est battue un contre trois. Sa défense héroïque commande l'admiration de tous. Prouvez par votre conduite que vous connaissez toute l'étendue de la responsabilité qui pèse sur vous. »

BONNE NOUVELLE.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que Bazaine est en route sur Châlons après avoir laissé une garnison de 20,000 hommes à Metz.

Ce pauvre Bazaine ! il avait été tellement battu, disaient les Prussiens, les Anglais et les Américains, qu'il ne pouvait plus se montrer ; il était à la veille de sauter avec les débris de son armée vaincue et les forteresses de Metz. Et pendant ce temps-là il était en chemin ; il s'en allait rejoindre McMahon à Châlons !... Nous avons hâte de voir le Witness, John Dougall et ses pareils. Ils feraient bien maintenant d'aller aider les Prussiens. Il est bien probable qu'ils ne reviendraient pas plus de Châlons que leurs amis, mais il y aurait moyen de se consoler d'un pareil malheur.

Ah ! C'en était fait... les Français n'étaient plus les Français, et vous vous écriez dans votre ridicule fanatisme : « tant mieux ! »

Ah ! Ah ! quelle laide grimace ils font aujourd'hui !

FAITS DIVERS.

DÉSASTRE MARITIME.—Une collision s'est produite, vendredi soir, à 8 heures moins un quart, près de Bedoe's Island, entre le steamer *Norwalk*, de Coney Island, à bord duquel se trouvaient 5 à 600 passagers, et le schooner *Lady Ellen*, chargé de charbon.

Le pilote du *Norwalk*, nommé Seeley, était dans un état

d'ivresse que tous les passagers avaient pu constater ; il ne s'aperçut que le schooner courait sur lui que quand il n'était plus temps de virer de bord. Le beaupré de ce dernier bâtiment heurta violemment le *Norwalk* par le travers, répandant parmi les passagers une terreur indescriptible. Deux enfants, assis sur le plat bord, tombèrent à l'eau et se noyèrent. Plusieurs dames, dans leur effroi, s'élançèrent par-dessus le pont, mais on réussit à les sauver.

Au milieu de ce tumulte, les personnes qui avaient conservé leur sang-froid réclamaient à grands cris les appareils de sauvetage ; mais ils étaient soigneusement enfermés sous clef dans une cabine. Alors un passager s'emparant d'une hache, démolit la cabine, saisit les appareils, les lança à l'eau avec l'aide de ses voisins, et l'on vit aussitôt les voyageurs affolés sauter à l'eau l'un après l'autre, pendant que d'autres s'efforçaient de détacher la chaloupe, tentative qui, heureusement ne réussit pas, car cette embarcation aurait infailliblement sombré sous le poids des nombreux naufragés qui se préparaient à se précipiter dedans.

Sur ces entrefaites, un remorqueur arriva à toute vapeur, recueillit la plupart des personnes qui étaient à l'eau, prit le *Norwalk* à la remorque et le conduisit à Brooklyn, au pied de Sullivan street, où tout le monde fut heureusement débarqué.

Ce premier sauvetage opéré, le remorqueur se mit à la recherche du *Lady Ellen*, à bord duquel plusieurs passagers du *Norwalk* avaient sauté, l'atteignant au-dessus de Governor's Island, embarqua los voyageurs et les déposa à Brooklyn, dans Atlantic Dock.

Le chiffre exact des victimes n'est pas connu. Il paraît certain que six personnes au moins ont été noyées, et que dix à douze ont disparu. Une quarantaine sont plus ou moins grièvement blessés.

Postérieurement le *Norwalk* a été conduit au pied de Coney street, où il s'est échoué. La perte matérielle est de \$7,000.

La responsabilité de ce désastre est imputée d'une commune voix, par tous les passagers, au capitaine Wilson, du *Norwalk*, et au pilote Seeley. Ce dernier, comme nous l'avons déjà dit, était ivre ; et le capitaine, au lieu de s'occuper de son navire, ne songeait qu'à flirter avec deux jeunes élégantes, en la compagnie desquelles il se trouvait encore au moment de la collision.

LE TROP MANN ANGLAIS.—John Jones, Alias Owen, a été jugé, la semaine dernière, aux assises d'Aylesbury, présidées par le juge Channell, pour l'assassinat d'Emmanuel Marshall et de sa famille—en tout sept personnes—dans une maison isolée de Denham.

Jones est un homme de trente-cinq ans, sans éducation, mais qui n'est ni un maniaque ni un idiot.

Les dépositions n'ont laissé aucun doute sur la culpabilité de l'accusé, qui avait engagé chez un prêteur sur gage, le lendemain du crime, la montre d'une de ses victimes, et qui, lorsque l'inspecteur de police Dunham l'arrêta, le surlendemain, avait sur lui le pantalon et les souliers de Marshall.

Il avait été vu par une voisine, sortant de la maison de Marshall, dans la soirée du samedi 22 mai, dans laquelle fut commis le crime, et il lui avait dit que les Marshall étaient tous partis pour Londres.

Le lendemain du crime, il offrait à ses compagnons de logement, dans un garni de bas étage d'Exbridge, une clef qui n'était autre que celle de la maison de Marshall.

L'avocat de la poursuite, dans son réquisitoire, a expliqué ainsi le crime de Jones : il sera entré dans la forge de Marshall pour voler ; découvert par Marshall, il l'aura tué d'un coup de marteau ; les cris de sa victime ayant attiré sa femme, il l'aura tuée aussi, et aura ensuite massacré tous les êtres vivants de la maison.

Le jury n'a pas même pris la peine de se rendre dans la salle des délibérations, mais a rendu séance tenante un verdict de culpabilité.

Le baron Channell, se couvrant du bonnet noir, a invité le condamné à profiter du peu de jours que lui restaient pour se repentir, et a prononcé la sentence de mort dans la forme usuelle.

Le condamné, seul individu présent qui n'éprouvât aucune émotion, se leva alors, porta la main à son front et fit le salut militaire au juge en lui disant d'une voix forte : « Merci, monsieur. » Les sifflets du public accueillirent cette bravade.

Jones ne paraît pas affecté par sa position terrible ; il plaisante volontiers sur le jour où il perdra le goût du tabac : c'est son expression.

ENFANT TUÉ PAR SON PÈRE.—La semaine dernière une querelle s'étant élevée entre les époux Michael Lavett, épiciers à Brooklyn, dans Van Brunt street, le mari furieux a saisi un couteau et a cherché à en frapper sa femme, qui a pris la fuite. Voyant sa victime lui échapper, l'épicier a lancé violemment son couteau après elle, et l'arme s'est enfoncée dans le cœur de son fils, âgé d'un an, qui était assis sur le seuil de la porte. La mort a été instantanée. Michael Lavett est arrêté.

L'IMPÉRATRICE EN AMÉRIQUE.—Les chasseurs aux canards font courir le bruit que l'impératrice Eugénie va venir se réfugier aux Etats-Unis, et que des appartements sont déjà retenus pour elle chez Delmonico. Grand émoi chez plusieurs de nos confrères, qui ont aussitôt envoyé leurs reporters dans les divers restaurants de MM. Delmonico, afin de s'enquérir de la vérité. L'émissaire du *World*, envoyé en reconnaissance dans l'établissement qui se trouve au coin de Broadway et de Chambers streets, s'est adressé au caissier qui, ayant mal saisi la question, est devenu pâle d'émotion. Il avait compris que le *World* avait reçu un télégramme le priant de faire tenir des appartements chez Delmonico pour l'impératrice. On lui a expliqué que c'était une interrogation qu'on lui adressait, et non un ordre qu'on lui transmettait.

Nous n'avons pas besoin de dire que cette rumeur est absurde.

SUICIDE.—Nous avons encore à signaler un suicide commis au No. 1287, rue Ste. Catherine, à la résidence de J. S. Noad, Ecuier. Celui-ci avait un frère du nom de Henri-John, âgé de 58 ans, qui avait demeuré plusieurs années à Québec, et qui depuis peu, menait une vie retirée à Melbourne, E.-T., souffrant d'une peine de cœur. Durant les dernières semaines, un changement sensible s'opéra dans ses manières, et ses amis lui conseillèrent de visiter Montréal, dans l'espoir que le changement d'air et de pays ferait du bien au malade. Mais hier matin, M. James Noad fut prié de se rendre à sa demeure, pour voir son frère qui se mourait. Le malheureux s'était tiré un coup de pistolet dans la poitrine : il mourut quelques instants après dans les bras de son frère. On fit une enquête, et on rendit le verdict suivant, savoir : « Que le dit Henri John Noad s'était suicidé. »